



TEISSONNIÈRES Gilles, 2012, *La Tour Eiffel. Une ethnologie d'un espace touristique*. Paris, Éditions du CTHS, coll. Le regard de l'ethnologue, n° 27, 368 p., bibliogr., illustr. (Sébastien Zerilli)

La lecture de l'étude de Gilles Teissonnières débute par un exergue extrait d'*Espèces d'espaces* (Perec 1974). C'est pourtant à un autre titre de la bibliographie de Georges Perec que ce travail nous semble plus directement faire écho. Dans sa *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* effectuée place Saint-Sulpice, le romancier souhaitait «décrire [...] ce que l'on ne note généralement pas, ce qui ne se remarque pas, ce qui n'a pas d'importance: ce qui se passe quand il ne se passe rien» (Perec 2008: 10). L'ethnologue s'inscrit directement dans cette veine: il note à propos de la Tour Eiffel que «[l]es récits historiques, techniques et les documents iconographiques abondent» s'agissant du monument mais constate «l'absence de toute entreprise ethnographique relative à l'édifice» (p. 20). Cette étonnante carence explique son entreprise: dépasser l'image d'Épinal associée au chef d'œuvre de Gustave Eiffel et «regarder les gens qui regardent, essayer de décrire toutes ces choses importantes "alors qu'il n'y a rien à voir" ou que tout semble marqué du sceau du banal» (p. 23).

Cet objectif fait apparaître un délicat problème de méthode. Comment appréhender globalement le flux touristique incessant qui sature l'espace de la Tour Eiffel, tout en restituant le sens particulier que chacun de ceux qui le composent attribue à sa visite du monument ou à son passage aux alentours? L'anthropologue opte pour un mixte méthodologique. Le dépouillage des archives et de nombreuses données statistiques se combine à une singulière enquête de terrain: comme l'illustrent les larges fragments de son journal, reproduits au fil du texte, Gilles Teissonnières a opté pour une accumulation de données qu'on pourrait qualifier de vagabonde, d'impressionniste ou encore d'atmosphérique, seule à même de restituer la foisonnante hétérogénéité de ce lieu. Les entretiens et les observations composant ses notes de terrain sont le résultat d'une approche qu'on pourrait qualifier avec Michel Agier de «situationnelle» (Agier 2015: 23) et qui révèle toute une gamme de «présence[s]-à-la-ville» (*ibid.*: 109) et à l'espace parisiens.

Ce parti-pris méthodologique permet à l'auteur d'entreprendre une riche étude monographique dont plusieurs des conclusions croisent les remarques des spécialistes du phénomène touristique: la visite de la Tour Eiffel constitue souvent l'attraction-phare de séjours toujours plus nombreux, plus courts et plus denses, symboles d'un tourisme mondialisé dont la croissance participe d'un nouveau rapport à l'espace et au temps. L'ethnographie du monument et de ses environs constitue aussi un jalon dans l'élaboration d'un «paradigme de la translocalité» (p. 342 et sqq.) propice au développement d'une anthropologie de la globalisation. Autour des quatre pieds de l'édifice s'observe effectivement un saisissant télescopage spatial, illustration de la multiplication des migrations et des métissages dans le «village planétaire»: symbole français par excellence, la Tour Eiffel balise un espace-monde à l'intérieur duquel circulent des personnes de nationalités et de statuts (touristes, riverains, travailleurs, sans-papiers, mendiants, etc.) extrêmement variés.

Il ne s'agit pas là de la moindre des contradictions que Gilles Teissonnières pointe. Bien au contraire, l'ethnologue démontre que les « dentelle[s] de poutrelles métalliques enchevêtrées » (p. 22) de l'édifice sont tissées de paradoxes. Espace de loisir, la Tour est aussi un lieu de travail où évoluent des vendeurs ambulants, des maîtres d'hôtel, de nombreux agents de maintenance, etc. Ces activités professionnelles sont marchandes. Elles révèlent une autre tension entre logiques commerciale et patrimoniale : édifice historique dont l'ascension ritualisée s'accompagne d'une forme de sacralité, le monument est aussi soumis à l'exploitation profane des guides, des vendeurs, des tour-opérateurs, des photographes ou encore des restaurateurs. Le rapport que les visiteurs entretiennent avec chacun de ces agents et leurs prestations souligne le plus net des paradoxes qui travaillent l'espace de la Tour Eiffel : symbole planétaire du tourisme de masse, il est aussi le lieu où se révèlent de nombreux comportements distinctifs. « En somme, malgré le mélange phénoménal – culturel, social, ethnique – observable, et alors qu'un instant, chaque visiteur pourrait se croire l'égal de son voisin, cet espace réduit rappelle constamment à chacun, consciemment ou non, la place qu'il occupe dans la société et le rôle qui lui est dévolu » (p. 321).

L'abondance des notes de terrain reproduites dans l'ouvrage donne parfois l'impression que Gilles Teissonnières livre ici l'ethnographie, plus que l'ethnologie, d'un espace touristique. Les thèmes « latéraux » que l'auteur aborde (la problématique des flux et de la modification du rapport à l'espace et au temps dans un contexte de globalisation, ou bien encore celle de la spécificité du rapport entretenu avec la mémoire et le passé *via* le patrimoine monumental) font malgré tout de son travail une étude qu'il faut lire comme une introduction originale à l'anthropologie des mondes contemporains (Augé 2010).

Références

- AGIER Michel, 2015, *Anthropologie de la ville*. Paris, Presses universitaires de France.
- AUGÉ Marc, 2010, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*. Paris, Éditions Flammarion.
- PEREC Georges, 1974, *Espèces d'espaces*. Paris, Éditions Galilée.
- , 2008, *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*. Paris, Christian Bourgois Éditeur.

Sébastien Zerilli
Socioanthropologue
Paris, France